

L'alibi de la langue dans *Tom est mort*  
de Marie DARRIEUSSECQ

Keltoum SOUALAH

Université de Bordj Bou-Arréridj

«Puisse ma main ne point trembler  
au moment où je m'apprête à dire  
tout ce qui ensuite arriva.»<sup>1</sup>

Umberto Eco, (2007 :21)

### ملخص

تعد دراسة اللغة بمعزل عن المجتمع غير ممكنة بل مستحيلة، ذلك أن اللغة نتاج اجتماعي بحت. حاولت الكاتبة الفرنسية ماري داريوساك توضيح الدور الهام الذي لعبته اللغة في التعبير عن آلام الأنا ومتطلباته، ولكن في الوقت نفسه لجأت الكاتبة إلى استعمال مفردات إنجليزية حتى تدرس حقيقة العلاقة بين اللغتين الفرنسية والإنجليزية، دون أن تغفل دورها كأدوية فرنسية في الدفاع عن مكانة اللغة الفرنسية وإمكانية تهديدها لسلطان اللغة الإنجليزية.

La lecture, dans sa totalité, nous conduit subtilement à déchiffrer les signes qui définissent le monde. Ces signes sont souvent traduits par la langue.

Quand j'ai lu pour la première fois *le Nom de la Rose* d'Umberto Eco, le roman qui lui a valu une renommée mondiale, j'en ai retenu une phrase qui a laissé un impact ineffaçable sur ma mémoire car elle m'a fait longuement réfléchir à la réalité de cette relation qui existe entre la main que l'on veut garder stable au moment de l'écriture et le dire, c'est-à-dire la langue.

Dans le présent article, je tente justement de trouver des explications à ce rapport obligatoire mais manifestement complexe, entre l'écriture, qui est un acte d'engagement, et la langue qui traduit les profondeurs d'un Moi souvent inassouvi.

En effet, de nombreuses études se sont intéressées à l'évolution de la langue dans son rapport étroit avec la société, étant donné que la langue, qui est le pur produit de la société, renseigne efficacement sur les changements sociaux et les relations que les sociétés tissent entre elles. Il demeure donc inconcevable, voire impossible, d'étudier la langue isolément de la société.

Par ailleurs, l'évolution de la langue est également liée à la pratique de l'écriture et surtout au développement des mentalités. On remarque, notamment dans les romans contemporains, la présence d'une langue qui émane d'un choix délibéré exprimant les profondeurs d'un moi voulant, d'une part, détruire les règles canoniques de l'écriture, donc de la langue. Et de l'autre, démontrer que la langue est le véritable reflet de la modernité sociale.

Parmi les techniques d'écriture exploitées par les auteurs contemporains, il y a l'utilisation d'une langue française remarquablement riche d'un lexique anglais. La présence d'une langue « métisse » dans les romans français illustre le type de relations qui existent entre les différentes nations en raison de la géographie, la colonisation et l'histoire. La perméabilité géographique a donc donné naissance à une perméabilité linguistique, autrement dit, un contact des langues. Cet échange linguistique a permis à certaines langues de s'épanouir et de s'enrichir l'une de l'autre, ce qui a encouragé le phénomène d'emprunt linguistique. Le recours

à la néologie d'emprunt est non seulement l'emblème de l'affrontement de deux langues ou alors de deux systèmes phonologiques, mais il est également le symbole de la rencontre de deux pays, deux cultures, donc de deux civilisations souvent différentes et parfois même opposées. Ces études consacrées à l'emprunt permettent d'observer de près et de comprendre ce qui se passe réellement quand deux langues différentes sont confrontées. Il convient dans ce sens de définir d'abord le terme « emprunt ».

Dans le dictionnaire de la linguistique, George Mounin lui a donné la définition suivante :

*« Intégration à une langue d'un élément d'une langue étrangère. Plus précisément, en opposition à calque, emprunt à la langue étrangère d'une unité lexicale sous sa forme étrangère : living-room (angl), adagio, (it), patio (esp). »*<sup>2</sup>

Jean Dubois l'a défini ainsi :

*« Il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas ; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes appelés emprunts. »*<sup>3</sup>

L'emprunt n'exprime pas nécessairement un besoin communicationnel mais il reflète aussi l'admiration que l'on éprouve pour une langue donnée. Il demeure nécessaire de signaler que toutes les langues sont concernées par ce phénomène d'emprunt et qu'aucune langue n'en est dépourvue, c'est pourquoi il est : *« le phénomène sociolinguistique le plus important dans tous les contacts de langues. »*<sup>4</sup>

Cette question d'emprunt est au cœur du présent article.

Mais comme il est impossible d'étudier un phénomène linguistique isolément de la société, j'ai opté pour un roman contemporain qui s'intitule *Tom est mort*, de Marie DARRIEUSSECQ, parce que le roman en tant que tel est une société en miniature. Ce choix s'explique par la présence dans le texte d'une langue française riche du vocabulaire anglais.

Cette remarque a suscité ma curiosité et j'ai commencé dès lors à me poser les questions suivantes : Pourquoi une romancière française fait-elle appel à l'anglais ? Le recours au vocabulaire anglais relève-t-il d'un emploi naïf ou émane-t-il d'un choix linguistique délibéré ? Est-ce que le recours à l'anglais est

le signe de la recherche de la modernité et du snobisme à savoir la renommée mondiale de la langue anglaise ?

Mon analyse sera essentiellement basée sur les hypothèses suivantes : le recours à l'anglais dans ce roman ne s'explique pas par un besoin communicationnel mais il exprime plutôt un choc émotionnel. L'utilisation d'un lexique anglais dévoile les perturbations du Moi et noue une forte relation avec les douleurs profondes, souvent enfouies dans l'inconscient, douleurs qui sont à l'origine de l'écriture de ce roman, car la langue utilisée par DARRIEUSSECQ est comme le précise Eco : « *un langage qui n'occulte pas l'être mais le révèle.*<sup>5</sup>

De plus, il me semble que le recours au vocabulaire anglais révèle une crise identitaire concernant les sociétés assimilées. Et finalement, je suppose que les mots anglais employés dans le roman de Marie DARRIEUSSECQ ne relèvent pas du phénomène d'emprunt mais qu'il s'agit d'une alternance codique de compétence.

Mais avant d'entamer l'analyse du corpus, je me propose de faire un tour d'horizon succinct sur le parcours de Marie DARRIEUSSECQ.

### 1- Marie DARRIEUSSECQ : entre la psychanalyse et l'écriture

Marie DARRIEUSSECQ\* est psychanalyste et elle s'autoanalyse pratiquement dans tous ses romans. Dans un entretien, elle déclare :

« *«Freud, j'ai lu un peu et pratiqué beaucoup»*<sup>6</sup> tout en expliquant le rôle qu'a joué cette pratique dans la réussite de ses écrits :

---

\* Née le 3 janvier 1969 à Bayonne dans les Pyrénées-Atlantiques, Marie DARRIEUSSECQ a vécu son enfance dans un petit village qui s'appelle Bassussarry, près de Biarritz au Pays basque, c'est là aussi qu'elle a appris la langue parlée dans le pays basque, une langue fortement liée à sa civilisation. En 1990 et après un long cursus, elle est entrée à l'École Normale Supérieure à Paris où elle a été reçue à son agrégation en lettres modernes en 1992. Cette réussite l'a poussée à poursuivre ses études de Lettres à la Nouvelle Sorbonne, Paris III. En 1997, elle a soutenu sa thèse de doctorat qui s'intitule « *Autofiction et ironie tragique chez Georges Perec, Michel Leiris, Serge Doubrovsky, et Hervé Guibert* ». La préparation de sa thèse et les cours qu'elle a assurés à l'université de Lille 3 ne l'ont pas empêchée d'écrire son roman *Truisme* et de le publier en 1996 aux éditions P.O.L.

« Grâce à l'analyse ma névrose vient nourrir mes livres sans les étouffer, et donc les rend lisibles, les tourne vers les autres. J'y ai aussi gagné un métier qui est une aventure en soi, puisque, en plus de l'écriture, je suis maintenant devenue psychanalyste. C'est une autre histoire, qui passe par une longue formation et la lecture infinie de Freud. Et de Lacan. Mais il faut dire que Freud est un écrivain en plus d'être un grand chercheur. J'insiste là-dessus. Avant mon analyse j'ai beaucoup lu ses récits de cas comme il ne souhaitait pas qu'on le fasse, c'est-à-dire comme des polars. Et après mon analyse... aussi. Mais il y a tout le reste, une œuvre immense. On peut mettre toute sa vie à la lire et la relire. Ce type est un grand sage occidental, comme il y a les grands sages orientaux. »<sup>7</sup>

Le résumé de l'histoire du roman est important afin de donner quelques indications sur les visées de l'écrivaine et interroger ainsi la langue à l'œuvre.

## 2- *Tom est mort* : l'histoire de la perte

*Tom est mort* relate l'histoire de la douleur intense d'une mère qui a terriblement souffert de la perte de son enfant qui avait à peine quatre ans et demi. Il semble que Tom est mort en ne sachant pas parler correctement en anglais :

« Contre qui ? *It's no fun!* hurlait Tom quand Vince le provoquait, Tom parlait très peu anglais. » (p. 24)

Et elle ajoutait :

« *Tom est mort analphabète, ignorant de la mort. Quelques questions, oui, et nous, des contes. Voilà sa préparation à la mort.* » (p. 70)

Mais malgré les années écoulées, le souvenir de la mort de Tom reste ancré dans sa mémoire. L'oubli impose sa pesanteur pour ne laisser qu'un souvenir étrangement vide dont elle a peur et qu'elle refuse. Elle cherche donc un moyen efficace afin d'anéantir ce que Heidegger appelait « l'oubli de l'être » et fait donc appel à l'écriture pour surmonter sa peine : « *Tom est mort. J'écris cette phrase.* » (p. 9)

Et elle ajoute :

*« J'ai essayé les thérapies, les groupes de parole, et Tom ne m'a pas été rendu. Même ça : refuser de faire le deuil, ça fait partie du travail, c'est codifié par des graphiques. Quand on est en deuil, on a du travail, même si on ne veut pas du tout le faire. »*  
(p.10)

Elle écrit en utilisant des phrases courtes, phrases qui traduisent amplement son incapacité à admettre la mort de son fils.

Elle opte alors pour le mutisme qui est un refuge impensable pour préserver le souvenir de Tom.

Il faut signaler par ailleurs que l'essentiel du roman n'est pas l'histoire d'une mère qui a subitement perdu son fils. La romancière s'intéresse plutôt à la langue et à son impact irrévocable sur l'individu. Elle traite le sujet de l'exil en le liant à la langue et elle tente de montrer comment cette dernière influence l'individu pour d'une part, s'imposer au sein d'une communauté linguistique différente de la sienne, celle australienne dont est originaire son époux, communauté qui parle anglais :

*« Là bas, loin, à Sidney. Loin de la France que j'ai quittée. Je regarde les lèvres bouger autour de moi. Mon mari répond yes. »*  
(P. 23)

Et de l'autre, elle tente d'expliquer comment la langue peut jouer un rôle de remédiation aux problèmes linguistiques vécus par la narratrice.

La lecture de ce roman m'a orientée a priori vers un thème qui puise principalement dans la sociolinguistique en raison de la présence de deux codes linguistiques différents. Toutefois, la présence du « je » qui prend la parole tout au long de l'histoire laisse voir un sens caché, un sens ayant partie liée avec la langue employée car comme le précise Eco : « *L'autodévoilement de l'être peut avoir lieu dans le langage.* »<sup>8</sup>

Il est vrai que l'auteur tente de se dissimuler derrière la langue à l'œuvre et la thématique mais il laisse des traces qui conduisent le lecteur à la découverte de la face insaisissable de ce « je » qui écrit. Ces traces cependant peuvent rester imprévisibles

selon les intentions de l'auteur tel que l'explique Milan Kundera : « *Chaque roman dit au lecteur : « Les choses sont plus compliquées que tu ne le penses. » »<sup>9</sup>*

C'est pourquoi les romans sont soumis à de nombreuses tentatives d'interprétation, tentatives qui ne peuvent pas garantir la compréhension totale du sens du roman.

### 3- Deux langues, deux vies :

Il m'a semblé au départ que l'intégration foisonnante de termes faisant partie d'une langue étrangère à la langue de l'écriture du roman, inscrit exclusivement le roman dans l'espace d'un échange culturel de deux civilisations différentes. Mais après une lecture approfondie du roman, j'ai constaté que la présence de mots appartenant à l'anglais n'est guère fortuite, dans la mesure où la romancière associe toutes les scènes douloureuses où elle se remémore la mort de son fils, au vocabulaire anglais. Elle parle amèrement de la perte de son enfant en utilisant des termes et expressions anglais. Pourtant, ces mêmes expressions ont leur équivalent en français et parfois on leur trouve une explication dans le même énoncé. En voici un exemple :

*« Je suis à la fenêtre, par une journée d'hiver. Un médecin m'annonce que **Tom est mort. He's dead.** Je le savais déjà, (...). **Agony** est un faux ami, c'est un paroxysme de souffrance, la douleur à mort sans mourir. » (p.23)*

Cette juxtaposition de deux langues s'impose à la narratrice comme une nécessité spontanée. Une lecture approfondie du roman nous explique pourquoi l'enfant mort dont elle ne parvient pas à faire le deuil est le seul de ses enfants qui ne maîtrisait pas l'anglais :

*« Tom n'a jamais voulu parler anglais, c'était un problème, et le problème, tout à coup, a disparu. » (p. 44)*

La mort de Tom se traduit en anglais, la langue qui peut endurer la douleur et le mal : « *Do you want to see him? La mort de Tom se passe en anglais* »(p.23). L'anglais est, semble-t-il, non seulement la langue de la mort mais elle est également une langue puissante qui résiste à toute tentative d'assimilation linguistique.

Cette langue a pu s'imposer et prouver sa force en la présence d'autres langues car elle a ingénieusement aidé la narratrice à exprimer sa douleur.

La langue métisse employée dans ce roman n'a pas pour dessein de remplir un besoin communicationnel, car la romancière alterne dans le même énoncé des expressions françaises et anglaises, où souvent l'une explique l'autre. La narratrice ne fait pas preuve d'une incompétence langagière mais elle fait sciemment recours à deux codes linguistiques différents, c'est ce que l'on appelle : l'alternance codique que les linguistes définissent comme suit :

*« La stratégie de communication par laquelle un individu ou une communauté utilise dans le même échange ou le même énoncé deux variétés nettement distinctes ou deux langues différentes. Le ou les interlocuteurs peuvent être experts dans les deux langues, c'est le cas de l'alternance de compétence qui constitue une manière d'assurer la communication sociale. S'ils ne le sont pas, il s'agira donc d'alternance d'incompétence. »<sup>10</sup>*

*Tom est mort* est certes basé sur la problématique de la langue mais il n'est pas l'espace d'une incapacité linguistique, et l'anglais qui y est présent sert, en réalité, à dévoiler une souffrance. La narratrice s'insurge contre cette langue en dévoilant sa facette brutale et son impact face au deuil subi car elle pense que l'anglais l'a injustement privée de son fils :

*« Je pense à mon mauvais anglais, à combien je déteste l'école et combien Tom (et Vince, et bientôt Stella) supportent tout mieux que moi. Tom s'en sort mieux que moi dans la mort, c'est une évidence. Mon petit garçon si fort. » (p. 25)*

Entraînée dans un univers d'étonnement et de perturbation, la narratrice sollicite sa langue française qui a étrangement disparu et il n'en reste qu'une forme disloquée incapable de libérer son esprit du tragique de la perte de son enfant. Elle s'est retrouvée donc partagée entre Vancouver, où l'on parle le français et l'anglais, et Sydney où l'anglais, la langue de la mort de Tom, règne. Mais malgré cette diversité linguistique qui aurait du être enrichissante pour elle, elle s'est trouvée dans l'incapacité de parler. Lorsqu'elle se trouve contrainte d'informer sa propre mère de la mort de Tom,

elle doit replonger dans la langue française, seule langue que sa mère comprenne, mais cela n'est pas chose aisée parce que, en son for intérieur, elle ressent le besoin de parler de cette mort en anglais :

*« On découpe le col de ma chemise, où va tomber le couperet. « Maman », je dis. Tout de suite elle sait qu'il y a quelque chose de grave et c'est la forme qui me vient, bancale : « Une chose grave est arrivée. » Je ne sais plus parler, plus parler français, je ne sais plus aucune langue entre Vancouver et Sydney. Ma mère ne dit rien. Elle attend. Quelle est la langue de la mort de Tom ? Il doit faire nuit là-bas, en Europe. Je ne sais pas, je n'ai pas calculé. » (p. 42)*

Certes, la narratrice a transmis la nouvelle de la mort de son fils en français mais sans pour autant utiliser la phrase-clef fatidique qui sert de titre au roman et qui a infligé son âme et blessé son cœur. Elle a subtilement atténué la charge sémantique de l'expression en faisant appel à l'euphémisme : *« Une chose grave est arrivée »*.

Contrairement à l'anglais qu'elle voulait lier au deuil et à la douleur, la romancière tente de faire de la langue française une source inépuisable d'espoir et de jouissance.

Il est à noter que l'alternance codique est d'une permanente présence dans le roman et que les mots anglais sont écrits en italique, les exemples que je cite sont non-exhaustifs :

*« J'écoute de toutes mes forces. Stuart est au téléphone, je suis dans la cuisine. Il dit ( au ton de sa voix je sais que c'est à son père qu'il parle) il dit : Ecoute. Il s'est passé quelque chose. Tom a eu un accident. Oui, dis-le à maman. Dis-le à tout le monde. Tom est mort. **Tom is dead.** Et il raccroche, tout de suite. » (p. 40)*

*« Au bout du couloir, il y a Tom. Stuart crie, et ensuite, comme je me débats, il crie encore, « **he's dead, now** ». Il fait une pause entre les deux derniers mots, une virgule appuyée, et je me demande pourquoi il ajoute « maintenant ». Tom a toujours été mort. Étendu, mauve et blanc, entre nous. Tout est limpide. Tout est clair et compréhensible. » (p.p.29-30)*

« Plus jamais je n'émettrais de **hello** ou de **bonjour** ou de **good evening** optimiste. » (p.119)

« Deux infanticides dans la même chambre ? Ma **roommate**. Ma copine. » (p.122)

« **it was not your fault**. (...) "ce n'est pas ta faute" » (p.126)

« **Take me, emmenez-moi, si j'avais pu parler j'aurais demandé qu'on en finisse.** » (p.127)

#### 4-Deux lieux, deux langues, deux cultures:

En effet, Marie DARRIEUSSECQ vise à mettre en scène les causes principales qui mènent à la déstabilisation linguistique et culturelle. Elle s'appuie dans sa narration sur la relation très étroite entre la langue dans sa pluralité et la géographie. Selon elle, le problème ne réside pas dans le changement géographique mais plutôt dans le changement linguistique car la langue influence singulièrement les us et les coutumes des pays. Elle donne l'exemple de l'oscillation de la narratrice entre Vancouver et Sydney pour symboliser son déchirement entre deux langues, deux cultures et deux civilisations, ce qui l'a brutalement entraînée dans l'incompréhension et la perte des repères.

Par ailleurs, la narratrice explique aussi que l'apprentissage et la maîtrise d'une langue donnée sont intimement liés à l'emplacement géographique. Pour cela, elle fait un retour en arrière et elle se remémore Vancouver, la ville qui a protégé ses enfants de la mort et où elle a mené une vie en rose.

La question qui se pose est la suivante: quelle est la différence entre Vancouver et Sydney étant donné que les deux villes sont lointaines de son pays natal, la France ?

A Vancouver, à l'ouest du Canada, où l'on parle aussi bien le français que l'anglais, le contact de ces deux langues, même au sein de la même famille, n'a provoqué aucun problème. Bien au contraire ! Il a laissé le libre choix au locuteur de parler la langue qui lui permet d'exprimer les méandres de ses pensées. Les deux enfants, Tom et Vince qui partagent la même chambre

symbolisent en réalité la cohabitation de ces deux langues, le français et l'anglais à Vancouver où la liberté linguistique est reconnue ; autrement dit, les deux langues sont considérées vivantes car même si l'anglais est la langue officielle à Vancouver, le français a également son statut linguistique parce qu'il est la deuxième langue officielle :

*« A Vancouver je me penchais, d'un côté sur Tom à gauche, de l'autre sur Vince à droite, des lits jumeaux, à Vancouver la chambre était plus grande, on avait plus de place à Vancouver. Et je disais : good night, et Vince répondait, 'night ma, et Tom répondait, 'nuit m'man, parce que c'était comme ça, comme ça chez nous, que Tom n'a jamais voulu parler anglais, c'était un problème, et le problème, tout à coup, a disparu. » (p.p.43-44)*

Vancouver est donc l'incontestable espace de permission en raison de la liberté linguistique qui y règne. La narratrice avoue son amour fervent pour cette ville car elle n'y a vécu aucune forme d'exil mais c'était juste un éloignement géographique. Toutefois à Sydney, elle a vécu une autre forme d'exil à cause de la difficulté de parler la langue de l'Autre. Cet exil linguistique a découragé toutes ses tentatives à établir un dialogue des cultures<sup>11</sup>.

La période qu'elle a passée à Sydney l'a entraînée dans une crise identitaire tributaire singulièrement de son mauvais anglais. Elle explique :

*« Je conçois qu'on aime une ville, comme un corps, comme une créature. J'aime Vancouver. C'est la ville des vivants. Quand on meurt, on laisse à Vancouver quelque chose de soi, qui scintille dans les buildings, dans la mer, dans les forêts. Et on part en Australie. Les morts vont en Australie. D'un trait au-dessus du Pacifique, le plus grand océan de la terre, d'une rive à l'autre on est vivant et puis on est mort. » (p.177)*

Au cours de la lecture du roman, on se rend compte que la narratrice varie les moyens d'expression de son amour pour Vancouver. On remarque, par exemple, la typographie employée pour exprimer son attachement à cette ville, car au lieu d'utiliser le verbe anglais « to love », elle l'a remplacé par le signe cœur (♥). On a l'impression que la narratrice garde un pénible souvenir

de la langue anglaise qui a ôté la vie à son fils. L'anglais est dans ce sens la langue des endeuillés, la langue qui exprime la mélancolie et non plus l'amour. La narratrice a composé une phrase en anglais mais arrivant au verbe qui exprime l'amour, elle a préféré le remplacer par un signe plutôt que de l'écrire en anglais :

*« Vancouver. I ♥ Vancouver. C'est la ville d'avant. Un très grand living-room(...) Un appartement anodin, où aucun de nos enfants n'est mort. » (p.144)*

On retiendra ici que la romancière tente non seulement de lier l'anglais au chagrin et au deuil mais de l'imprimer visuellement dans les langues qui l'expriment.

Le tableau idyllique qu'elle faisait de Vancouver se transforme en un paysage exprimant la tristesse et l'exil intérieur qui hantent la mémoire de la narratrice, le cœur qu'elle substitue au verbe « to love » est devenu « un if de cimetière », car tout ce qui appartient à cette langue porte le deuil de son enfant. L'anglais est donc son exil :

*« Si, en anglais on dit if, un paysage planté de si comme des ifs de cimetière. » (p.110)*

Alors qu'en français le mot « cérémonie » signifie fête sacrée, en anglais ce même terme a un sens complètement opposé : *« Ils [les Australiens] utilisaient le mot « cérémonie » pour le mot crémation. » (p. 78)*

Est-ce que la romancière met réellement l'accent sur les divergences linguistiques pour dévoiler les différences culturelles et rituelles ou bien veut-elle insister ironiquement sur la brutalité de la langue anglaise et mettre en évidence la douceur de la langue française, la langue des sentiments ?

La disparition de Tom semble être une solution définitive au problème qui a intrigué toute sa famille : son quasi rejet de la langue anglaise comme l'illustre ce passage :

*« Tom n'a jamais voulu parler anglais, c'était un problème, et le problème, tout à coup, a disparu. » (p. 44)*

### 5- Deux langues, deux identités :

Un autre élément narratif nous montre que l'affirmation identitaire est, dans ce roman, tributaire de la langue parlée.

Après plusieurs années de déplacement continu, la mère de la narratrice réalise que celle-ci manque de force pour convaincre son époux l'Australien d'avoir un repère géographique stable et le moins distant possible de la France, son pays d'origine. La narratrice fait ce constat :

*« Sydney, déjà, ma mère était contre. Trop loin, trop cher. (...) Ma mère n'avait pas eu l'air convaincue par mes précisions géographiques. Elle me reprochait de suivre Stuart sans m'affirmer, sans me tenir à un lieu. Elle évoquait l'année scolaire, le problème des langues, Tom qui n'en parle aucune bien---j'avais protesté--- et l'été qui là-bas devient l'hiver. Le climat. Elle ne le sentait pas, ce nouveau pays. »* -(p.46)

La tentative de lier l'anglais à la brutalité serait chez DARRIEUSSECQ une façon efficace pour démontrer à sa mère qu'elle est toujours capable de refuser tout ce qui provient de son mari : la langue anglaise, le lieu et même ses décisions.

Il est vrai que la langue sert en premier lieu à communiquer. Mais dans le roman de Marie DARRIEUSSECQ, les liens mère-fils se traduisent également par la langue car Tom ressemble à sa mère non seulement physiquement mais linguistiquement aussi. Il est le seul parmi les trois enfants qui refuse de parler en anglais, ce qui a fait de lui son fils préféré.

En se comparant à son fils fort, son fils qui s'est bravement opposé à l'intégration linguistique, elle dit :

*« Une pièce vide, pleine de vide. Tom est là, sa mort devrait être là. Pour nous rencontrer en quelque sorte. Elle est absente. Une institutrice désinvolte. Une mort négligente. Je pense à ça. Je suis empruntée. Je pense à mon mauvais anglais, à combien je déteste l'école et combien Tom (et Vince, et bientôt Stella) supportent tout mieux que moi. Tom s'en sort mieux que moi dans la mort, c'est une évidence. Mon petit garçon si fort. »* (p. 25)

Mais le rejet de l'anglais par l'enfant franco-canadien : « *Mon fils est mort, il est de nationalité franco-canadienne, il est mort à Sydney.* » (p.58), signifie-t-il ce refus du dépaysement ou explique-t-il son attachement à sa mère, ou bien est-il le signe du délaissement de ses origines ?

Le mécontentement que la mère éprouve pour l'école australienne, le lieu emblématique où l'on apprend correctement et surtout régulièrement la langue anglaise, affirme et reflète surtout le malaise intérieur qu'elle vit à cause de cette langue qui est, à son avis, à l'origine de la déstabilisation de toute sa famille, notamment Tom.

L'histoire (celle de la mort de Tom) qui s'est déroulée en anglais et dans un pays où cette langue est parlée, n'a pas empêché la romancière de mettre l'accent sur son désir de s'affirmer en conservant sa langue maternelle. Cette alternance de français et d'anglais démontre le désir de la narratrice de défendre son identité et échapper ainsi à toute tentative de dépaysement car ici la langue est le signe d'une affirmation identitaire :

*« La maison était vide. J'étais dans l'oisiveté de la mort. Et Tom m'appelait. C'était sa voix. Je répondais oui en français. »* (p.135)

Ceci nous rappelle un propos de Hamers et Josiane :

*« Si la langue est une dimension saillante de cette identité, le locuteur peut utiliser des marques linguistiques propres à son groupe d'appartenance pour affirmer son identité culturelle et se distinguer de son interlocuteur. »*<sup>12</sup>

Certes, la crise hallucinatoire que vivait la narratrice après le décès de Tom l'a éloignée de la réalité. Mais, c'est cette même crise qui l'a aidée à renouer avec son fils :

*« Quand j'étais seule avec lui, j'adorais ses appels. Je m'immobilisais. « Montre-toi » Je le pensais fort, pour qu'il m'entende. L'instant de sa voix était si bref. »* (p.137)

Malgré la disparition de son enfant, la narratrice a toujours gardé vivace son souvenir car elle le voyait dans son imaginaire délirant et elle communiquait avec lui en français. Tout ce qui,

auparavant, prenait une allure confuse et incompréhensible devenait plus clair grâce au recours à la langue française par alternance à celui de la langue anglaise : « *On comprenait, mais on m'engueulait.* » (p.73).

Et elle ajoute :

*« J'entendais maman tout le temps, ce n'étaient ni Stella ni Vince, d'ailleurs eux disaient « mummy ». La maison était vide. J'étais dans l'oisiveté de la mort. Et Tom m'appelait. C'était sa voix. Je répondais oui en français. »* (p.135)

Ces liens que la romancière tisse entre ses hallucinations silencieuses et la langue française m'incitent à m'interroger :

Est-ce que, dans ce roman, le français est la langue du lyrisme et de l'imagination ? Ou bien est-il la langue étrangère qui n'a pu s'imposer qu'en France et dans les pays où le français est une langue étrangère mais officiellement reconnue, et est-ce que l'anglais est la langue qui correspond le mieux à la réalité de son vécu en Australie ? Et si la communication avec son fils mort s'établit en français peut-on considérer le français comme la langue perdue/ retrouvée du mort bien aimé ?

## **6- La langue : porte-parole des sentiments et des traditions :**

Tom a exprimé son amour maternel par l'utilisation du français et son amour paternel par celle de l'anglais. La langue qui a aidé la narratrice à affirmer son identité est la même qui a permis à son fils de lui exprimer son amour :

*« Peut-être entendait-il Tom lui aussi, peut-être entendait-il Tom comme je l'entendais, dire p'pa ou dady, Tom voulait bien parler anglais avec son père. »* (p.136)

La langue a donc dépassé sa mission communicationnelle pour symboliser ses sentiments, l'attachement aux deux parents et son affirmation propre.

Le rôle que joue la langue selon la narratrice ne se limite pas uniquement à l'expression des sentiments et l'établissement d'une communication ordinaire, mais il semble qu'il a partie liée avec les traditions funéraires car elle s'est inspirée de la langue afin

de trouver la manière équitable pour enterrer son fils tout en le gardant libre :

*« Alors j'attendais des signes qu'ils finissent leur travail. J'attendais qu'ils m'indiquent où et comment enterrer Tom. Mais j'étais abandonnée. Les signes étaient illisibles. » (p.72)*

Elle sollicite alors les signes (ceux des langues alternées utilisées) afin de garder son fils vivant, elle qui « voulait l'enterrer dans son ventre ». Elle tentait de le sauver de l'exil qu'il avait déjà vécu à Sydney :

*« Je crois que ce sont les fantômes, qui m'ont donné l'idée de l'air. Ni le monde des Grecs, ni celui de la Bible, mais le fantastique à l'anglo-saxonne. » (p. 77)*

Il apparaît que la crémation, qui est aux yeux de la mère la meilleure solution pour libérer son fils et le décroisonner de la pesanteur des lieux, n'est qu'un leurre, car en faisant appel aux traditions anglo-saxonnes qu'elle ignore, elle l'a emprisonné encore une fois dans l'espace anglo-saxon, un espace qui se définit par la langue :

*« Nous n'avions pas voulu enterrer Tom, pour ne pas rester enchaînés à une terre. (...) C'était une erreur. Je manquais d'un lieu où parler à Tom. Je lui parlais partout, il débordait, l'Australie était notre parler, le ciel, la mer, le désert de l'Australie. » (p.178)*

A la manière d'une conteuse mais dans deux langues au lieu d'une, Marie DARRIEUSSECQ dévoile intelligemment les fonctions majeures de ce type de communication et son incontestable pouvoir.

Le refus de la langue anglaise se laisse voir également dans le rejet de la civilisation australienne car la langue et la civilisation sont étroitement liées. Marie DARRIEUSSECQ attire subtilement mais ironiquement l'attention du lecteur sur la fausse civilisation qui règne à Sydney, une civilisation basée sur la langue des morts :

*« Sydney, ville civilisée, où Tom va mourir dans trois semaines. » (p.46)*

Errant dans une ville où les repères culturels et linguistiques sont difficiles à identifier, la narratrice est devenue incapable de déchiffrer les signes de la langue :

*« Après sa mort, tout fera signe, le n'importe quoi deviendra horoscope, je deviendrai folle, accablée par la mémoire des signes, par leur implacable logique, par les avertissements, partout, que je n'ai pu lire. » (p.51)*

Elle fuit la langue, autrement dit, elle choisit de ne plus parler afin d'oublier ses douleurs et son chagrin et elle opte donc pour le mutisme qui semble être un refuge. Cependant, elle finit par se rendre compte de la nécessité de la langue et de son rôle primordial dans la vie de l'individu. C'est pourquoi, elle fréquente un groupe de parole, un groupe au sein duquel elle apprend à parler la langue des vivants, l'anglais, et à trouver des solutions à tous les problèmes qui endeuillent la langue et occultent sa beauté :

*« J'ai commencé à fréquenter un groupe de parole, à Sydney. Il fallait que je trouve mes semblables, ceux qui savent qu'on peut perdre toute contenance sur un simple « bonjour », ceux qui ne parviennent plus à franchir une porte, à choisir entre deux vêtements. Ne plus savoir se lever, se laver. » (p.171)*

### **7- La concurrence des langues :**

L'échange linguistique et culturel qui manque à Sydney est présent au sein de ce groupe, où chaque membre tente de mettre en valeur la spécificité de la langue qu'il maîtrise. La narratrice, elle, recourt aussi à la littérature française traduite par elle-même dans un anglais amélioré par sa fréquentation du groupe de parole et cette traduction donne vie à son chagrin à l'aide ses signes :

*« Je me suis lancée. J'ai dessiné, sur des transparents, un schéma gradué pour essayer de comprendre ce que la littérature pouvait pour nous, si elle pouvait quelque chose. Le psychologue trouvait que ça restait trop proche de notre sujet. Je me rappelle (...) Suivi par une tentative de traduction en anglais. » (p.185-186)*

*La Disparition* de George Perec, ou le roman qu'il a miraculeusement écrit sans utiliser la lettre « e », qui est l'esprit de la langue française, a ouvert devant la narratrice une piste

vertigineuse pour mettre en valeur la spécificité de la langue française :

*« J'ai expliqué à mon auditoire le coup du « sans e », sans eux, ses parents, le père mort à la guerre et la mère déportée, without them. E est la lettre la plus fréquente de la langue française et écrire La Disparition entièrement sans e, ça endeuille la langue aussi violemment, aussi tangiblement que nous le sommes tous, ai-je dit. Et tout le monde était suspendu à mes lèvres. » (p. 187)*

Ce roman l'a aidée à expliquer ingénieusement la dureté de la vie loin des parents. La romancière insiste sciemment sur la ressemblance de la prononciation de « e » et « eux », car le « eux » qui renvoient aux parents explique l'idée de la romancière, selon laquelle, la disparition des parents endeuille notre langue parce qu'ils sont la source fiable de l'apprentissage de la langue. La narratrice est profondément marquée par son rôle négatif dans l'apprentissage de l'anglais chez Tom, car à cause de son incapacité à elle de parler correctement en anglais, son fils a appris une langue endeuillée, un anglais détruit par le français.

Les jeux de l'alternance des langues ont permis à la romancière de mettre en évidence la contribution des parents dans la protection de la langue chez leurs enfants. C'est sa façon à elle de dire que la langue est l'affaire de tout le monde.

Il est vrai que sa crise émotionnelle l'a remarquablement éloignée de la réalité mais elle ne l'a pas empêchée de mettre en exergue la spécificité de la langue française et comment l'absence d'une voyelle pourrait changer le sort de toute une nation.

Dans un autre passage du roman, la concurrence entre le français et l'anglais demeure une réalité linguistique difficile à nier : la femme qui a écrit tout un texte en anglais sans utiliser le « I » qui est l'équivalent du « je » en est l'exemple. L'originalité de ce texte réside dans la capacité de la femme de composer un poème personnel très significatif sans pour autant utiliser la lettre (i), la lettre la plus fréquente en anglais, mais sans que sa langue soit endeuillée ; au contraire, elle a gardé sa vivacité et son charme. La narratrice a admiré son texte et elle a avoué :

« *Et pour une fois (les endeuillés écrivent beaucoup) il ne s'agit ni d'oiseau sur la mer ni de soleil couchant ni d'arbre en hiver, ou peut-être de tout ça, mais entièrement écrit sans i. Non que ce soit la lettre la plus fréquente en anglais, mais c'est la lettre du je, I, elle avait tout écrit sans dire je. « C'est votre texte le plus personnel » lui ai-je dit, je l'ai noté 120/100, c'était très beau, très fort, et la communication a commencé à dégénérer.* » (p.188)

Ce groupe de parole n'est en réalité qu'une société en miniature, une société qui favorise l'échange linguistique et culturel et où les langues s'imposent en fonction de leur originalité. Les deux exemples précédemment cités attestent de la modernité de la langue anglaise, qui malgré l'absence d'une lettre cruciale, reste toujours moderne et communicative.

La narratrice réussit, en fréquentant ce groupe de parole, à réacquérir son anglais, mais ce n'est qu'un anglais déconstruit car il reflète ses profondeurs décousues :

« *Je n'étais plus mutique, mais je parlais pour rien, des phrases toutes faites, anglais de sit-com.* » (p.213)

En effet, la disparition de Tom, l'enfant qui ignore l'anglais, a provoqué la déstabilisation de la langue anglaise chez ses frères et même chez sa mère, qui malgré la crise hallucinatoire dont elle souffre, a pu protéger sa langue maternelle :

« *En anglais, mais je perdais mon anglais de toute façon, je n'y comprends rien---m'eût-on parlé français, je n'aurais rien compris.* » (p.73)

Et elle ajoute :

« *Stella parlait à peine, quand Tom est mort. Elle disait « D'aa » et « M-aa » mais elle comprenait, le langage allait s'emparer d'elle quand Tom est mort »* (p.165)

Stella, sa sœur, aurait pu peut être choisir de parler français s'ils étaient restés à Vancouver. Mais en arrivant à Sydney, la ville des morts, sa langue anglaise a failli se perdre dans la confusion des langues et des repères géographiques.

Plusieurs questions s'imposent : Est-ce que Tom a réellement existé ? Ou bien est-ce l'imaginaire d'une Française, qui ne maîtrise

que très peu l'anglais, qui l'a construit pour traiter du problème de la déstabilisation linguistique et de civilisations différentes?

Si Tom est un être imaginaire, symbolise-t-il la langue française exilée un peu partout dans le monde, ou bien la mère qui a involontairement quitté sa langue maternelle et qui lutte contre toute tentative d'assimilation ou du dépaysement ? Dans cet ordre d'idées, nous lisons à la page 168 :

*« Peut-être Tom n'a jamais existé. Peut-être ai-je imaginé, ces quatre ans et demi plus neuf mois, pour justifier cette horreur en moi, ce point d'absence autour duquel je parle, parle, ou je me tais. Parfois la douleur perd son point, Tom se dissout dans le temps, la douleur est là et je ne sais plus pourquoi. » (p.168)*

Il semble que Tom soit effectivement un être imaginaire qui symbolise cette femme qui a échoué à conquérir la langue étrangère, la langue de l'Autre. Tom est sa langue qui a disparu dans un pays où l'on interdit de parler français :

*« Après la mort de Tom mon anglais, sa compréhension même, avait en quelque sorte rétréci. Quand deux personnes parlaient en même temps, j'étais perdue. Je ratais un mot et le sens se débobinait, mes forces m'abandonnent. L'opacité gagnait toute la phrase et débordait les phrases suivantes, je perdais pied. Mais dans les groupes de parole, je savais de quoi on parlait. Alors j'arrivais à suivre. C'était presque reposant. C'est avec eux, que j'ai vraiment réappris à parler. Mes cours de langue. » (p.171)*

La mort de Tom a certes réduit l'anglais de la narratrice mais elle l'a également renforcé dans la mesure où elle a constaté que l'école est à la base de l'apprentissage de la langue d'un pays étranger. Elle a finalement compris que la langue est le seul moyen qui lui garantit la quiétude morale et physique car elle est la seule qui lui permet de comprendre de près les traditions et les coutumes du pays étranger, ce qui l'aidera à mettre fin à ses problèmes et vivre ainsi sans douleurs.

Malgré les tentatives de faire de l'anglais la langue des morts, ou plus précisément la langue des endeuillés, son mari Stuart considère que la douleur qu'il ressent est la même dans les deux langues :

« Voilà maintenant plus d'un mois, depuis la journée d'oubli sur la plage. J'ai fait lire ce cahier à Stuart et il l'a trouvé morbide. « Tu ne veux pas dire morbide, lui dis-je, morbide c'est pour les maladies. Tu veux dire macabre. » En anglais comme en français. « L'un ou l'autre, me dit-il, c'est insupportable. Insupportable. » « Because it was not insupportable ? » Je lui demande. « C'est de le voir, dit Stuart. De le voir écrit. » (p.113)

Stuart est profondément marqué par la mort de son fils et l'alternance des langues ne suffit pas à atténuer sa douleur.

Par le biais de la langue, Marie DARRIEUSSECQ tente d'élucider la réalité des relations familiales détruites à cause de la variété des langues car les enfants de couple mixte sont souvent influencés par la langue parlée par leurs parents. Et si un enfant opte pour une langue au détriment de l'autre, cela exprime en quelque sorte la nature de ses relations avec ses parents : s'il opte pour la langue de l'un ou de l'autre, il a l'impression de faire du tort à l'un ou à l'autre. Par contre, s'il alterne les deux parlars, il gomme le sentiment initial de culpabilité.

Tom, l'enfant mort avait de forts penchants pour la langue de sa mère et il a tenté d'apprendre cette langue mais dans la douleur :

« Stella n'a jamais appris le français. Stella comme Vince ne parle que la langue de son père. Jamais, toujours, c'étaient des mots de Tom, il s'essayait tout juste à ces mots difficiles. Jamais, toujours, à quatre ans et demi ? » (p.126)

Tom a donc fait son choix linguistique en reniant, en quelque sorte, la langue de son père.

Est-ce ce choix de la langue française qui lui a valu la mort ? Et si cela est le cas, le français ne serait-il pas ici la langue des morts ?

Tom n'a pu vivre que dans l'imaginaire de sa mère qui parlait français :

« Je ne reviens pas en arrière. Je ne veux pas relire. J'essaie d'écrire l'histoire de Tom, l'histoire de la mort de Tom, j'essaie de m'y retrouver, Tom qui est devenu mort, Tom à qui on ne pense plus qu'en sachant qu'il est mort. » (p. 28-29)

L'oscillation de la narratrice et de toute sa famille entre deux langues différentes a donné naissance à une crise de langue, autrement dit, une déstabilisation linguistique :

*« Je m'exprimais comme je pouvais, avec mon accent de nulle part. Avec cette langue bizarre qui s'était fabriquée en moi, strate par strate, du londonien, du canadien de la côte Ouest, du Stuart, du Tom, du Vince, sur la roche-mère de mon français. » (p.176)*

### **8- Langue stable, vie stable :**

Ce n'est qu'en français que la narratrice a pu retrouver sa sérénité car grâce à cette langue elle a réussi à se faire comprendre et à comprendre l'autre :

*« Nous parlons français, nous parlons du pain, du fromage, du vin, et de l'incomparable climat de la France, et bien sûr des frères Winter » (p. 199)*

Certes, elle réussit finalement à reconquérir son bonheur et sa quiétude chez ses parents, dans sa chambre d'enfant, mais le souci de la langue anglaise n'a jamais quitté son esprit et elle se rend compte que son mauvais anglais est le résultat de sa déstabilisation géographique. Son attachement à son pays natal et à ses traditions l'a empêchée en quelque sorte de faire la connaissance de l'Autre :

*« Un mauvais rêve, ces vingt années loin de la maison. I came back home, mais je n'ai jamais appris anglais, ça me vient de nulle part, je suis toujours restée ici. » (p.217)*

La narratrice est restée marquée par son échec à apprendre l'anglais, peut-être parce qu'elle s'est rendue compte finalement que cette langue est la seule garante de la stabilité dans le monde entier en raison de sa renommée internationale. Marie DARRIEUSSECO, la romancière française a su adopter la langue anglaise mais sans pour autant dévaloriser la langue française, sa langue maternelle et sa langue d'écriture. Elle a pu conduire le lecteur à découvrir, à travers sa souffrance et ses douleurs propres, la valeur de sa langue et l'importance de son statut.

La mort de Tom est très significative car malgré la période qu'il a passée au sein d'un milieu anglo-saxon, il est mort démuni

de cette richesse culturelle parce que la langue est non seulement un moyen de communication mais aussi un espace incontournable des échanges de traditions et de cultures, traditions qui nous permettent de connaître de près le pays. Ceci explique cette relation de complémentarité entre la langue et la société d'émergence. Il me semble que la mort de Tom symbolise le destin des langues qui refusent l'échange avec l'anglais ou celles qui sont encore isolées de la civilisation anglo-saxonne.

En dépit de la blessure incurable, la mère a avoué mais tardivement sa responsabilité dans la mort de son enfant :

*« Il était mort par ma faute. La vérité, c'était ça. (...) La mémoire était un lieu intenable, non visitable, mais c'était le seul lieu où me tenir avec Tom. » (p.107)*

La mère a-t-elle reconnu sa responsabilité dans la mort de son fils parce qu'elle a toujours refusé et découragé l'apprentissage de l'anglais ou parce qu'elle n'a pas pu s'affirmer et mettre fin aux déplacements géographiques qui ont perturbé l'acquisition de la langue anglaise par Tom qui s'est retrouvé tiraillé entre deux pôles : le français et l'anglais ?

Et peut-on expliquer la fréquentation du groupe de parole au sein duquel la narratrice a établi des liens avec différentes langues, notamment l'anglais, comme étant une tentative de s'intégrer et d'intégrer ses enfants dans la modernité :

*« Je regarde Vince et Stella. Vince va à l'école. Business as usual. Je les regarde, mes enfants, le petit garçon et la très petite fille. Je ne les ai pas protégés de la mort de leur frère. » (p. 38)*

Je préfère laisser ces questions sans réponses afin d'inviter d'autres lecteurs à interroger les secrets de ce roman qui, à mon avis, a singulièrement montré le rapport entre la société d'émergence et la langue en pleine métamorphose. L'utilisation des termes qui relèvent du lexique anglais et leur modalité d'intégration dans le roman a reflété le désir de la romancière de démontrer que malgré la renommée mondiale de la langue anglaise celle-ci ne peut jamais défier le français. La modernité linguistique exclusive de l'anglais semble être une menace dénoncée par la romancière française qui, comme beaucoup d'autres natifs de cette langue,

souhaitent protéger la langue française. Milan Kundera a très bien décrit ce monde moderne : « [qui est] *comme un labyrinthe où l'homme se perd.* »<sup>13</sup>

Arrivée au terme de cette analyse, il semble que Marie DARRIEUSSECQ ait réussi à montrer comment la langue qui l'a privée de son fils est la même qui lui a permis d'exprimer sa douleur et donner sens à sa vie. Il est vrai que la romancière a développé la problématique de la langue en relation avec les perturbations de son Moi tel que j'ai tenté de le montrer. Mais, elle a aussi expliqué la réalité de la concurrence des langues. Elle a su mettre au point l'originalité de l'anglais et inciter ainsi les amateurs de la langue française à travailler arduement pour conquérir la première place car comme l'explique Kundera :

*« Le désir d'être moderne est un archétype, c'est-à-dire un impératif irrationnel, profondément ancré en nous, une forme insistante dont le contenu est changeant et indéterminé : est moderne ce qui se déclare moderne et est accepté comme tel. » (P. 169)*

Le français ne sera donc encore plus moderne que s'il arrive réellement à acquérir la même notoriété que l'anglais.

La romancière a certes tenté de lier sa douleur à l'anglais mais dans le même temps elle n'a pas négligé son importance et sa renommée internationale. L'anglais utilisé par la romancière lui a donc permis de traduire sa douleur telle qu'elle l'a vécue. Le recours à l'anglais dans ce roman n'exprime pas, en effet, un besoin communicationnel mais il est plutôt une tentative de nous faire vivre l'histoire douloureuse de la perte d'un enfant (réel ou symbolique) avec tous ses détails. L'emprunt à l'anglais n'est qu'une alternance codique de compétence à laquelle la romancière fait appel afin de partager son exil linguistique avec son lecteur.

L'alibi de la langue dans ce roman n'est pas unique mais il est double car la co-présence du français et l'anglais explique d'une part, le besoin de l'utilisation d'une langue qui reflète les douleurs d'une mère qui a perdu son fils. Et de l'autre, par le biais de cette langue métisse, la romancière a mis en évidence la notoriété de la langue anglaise mais tout en montrant que la langue française,

elle aussi, est une langue vivante capable de menacer le sort de la langue anglaise.

La langue utilisée par Marie DARRIEUSSECQ dans ce roman est comme l'explique Roland Barthes : « *une ligne de transgression [qui] désignera peut-être une surnature du langage : elle est l'aire d'une action, la définition et l'attente d'un possible.* »<sup>14</sup>

NOTES

---

1. Umberto Eco. 2007. *Le Nom de la rose*, Paris, Grasset (Coll. Livre de poche), p. 21.
2. Georges Mounin. 2004. *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Quadrige, p. 124.
3. Jean Dubois et al. 1973. *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, p.188.
4. Ibid
5. Umberto Eco. 2005. *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset (Coll. Livre de poche), p. 47
6. Marie Darrieussecq, « Je suis devenue psychanalyste », disponible sur [http://www.lexpress.fr/culture/livre/je-suis-devenue-psychanalyste-par-marie-darrieussecq\\_811700.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/je-suis-devenue-psychanalyste-par-marie-darrieussecq_811700.html)
7. Ibid
8. Umberto Eco, *Kant et l'ornithorynque*, op.cit, p. 47
9. Milan Kundera. 2007. *L'art du roman*, Paris, Gallimard, (Coll. Folio), p. 30.
10. Claude KANNAS. 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, p.252.
11. Cette impossibilité d'établir un dialogue des cultures s'explique par l'incapacité de la narratrice française de maîtriser la langue anglaise, ce qui l'a empêchée de connaître la civilisation et la culture anglo-saxonne
12. F. Josiane HAMERS et Michel BLANC. 1983. *Bilinguisme et Bilingualité*, Bruxelles, Pierre MARDAGA, p. 185.
13. Milan Kundera, *L'art du roman*, op.cit, p.169
14. Roland Barthes. 1972. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, p. 11